



**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

**6 | 2007**

**Voir et reconnaître. L'objet du malentendu**

---

## Benoît de L'Estoile, Le Goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux arts premiers

Paris, Flammarion, 2007, 454 p.

**Nicolas Menut**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/976>

ISSN : 1760-849X

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2007

Pagination : 129-131

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

### Référence électronique

Nicolas Menut, « Benoît de L'Estoile, Le Goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux arts premiers », *Gradhiva* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/976>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© musée du quai Branly

---

# Benoît de L'Estoile, Le Goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux arts premiers

Paris, Flammarion, 2007, 454 p.

Nicolas Menut

---

## RÉFÉRENCE

Benoît de L'Estoile, *Le Goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux arts premiers*. Paris, Flammarion, 2007, 454 p.

- 1 Si l'on ne juge pas un livre à la seule aune de ses retombées médiatiques, il convient toutefois de constater l'enthousiasme<sup>1</sup> avec lequel a été accueilli le dernier ouvrage de Benoît de L'Estoile, révélateur, nous semble-t-il, de l'engouement qui accompagne aujourd'hui les travaux consacrés au regard porté par l'Occident sur l'Autre, à savoir ici le non-Occidental. À l'heure où la France s'interroge sur son modèle assimilationniste, et l'idée corollaire de « diversité culturelle », cette publication semble en effet tomber à point nommé.
- 2 Et s'impose déjà un constat : si plusieurs chercheurs ont consacré de brillantes études à la manière de penser l'Autre dans un cadre muséal<sup>2</sup>, si encore récemment une passionnante exposition a été organisée au musée du quai Branly sur l'histoire du regard<sup>3</sup>, force est toutefois de constater que le sujet ne bénéficiait pas d'une étude synthétique et générale. Et nombreux sont ceux qui, unanimes, partagent l'idée que le travail de Benoît de L'Estoile vient combler une lacune. Enthousiasme auquel nous nous joignons, non sans toutefois quelques réserves.
- 3 Comme l'auteur le précise dès les premières pages : « Ce livre a en partie été suscité par les questions qui ont entouré l'émergence du projet du musée du quai Branly, mais ne lui est pourtant pas, à proprement parler, consacré ; il n'en propose ni une histoire ni une ethnographie. Partant d'une interrogation sur le sens qu'ont les musées des Autres dans

le monde postcolonial qui est le nôtre, il se propose plutôt de prendre le musée comme une entrée privilégiée pour une anthropologie du goût des Autres<sup>4</sup>. »

- 4 Que ce « goût des Autres » ne soit pas le seul apanage des musées, l'auteur en convient aisément, rappelant, si besoin était, que la musique, la décoration et la cuisine (pour s'en tenir à ses trois exemples) ont tôt fait d'assimiler les multiples influences de l'Ailleurs, pour leur plus grand bénéfice culturel... et commercial. Comme il l'explique dans un entretien accordé au journal *Libération* : « Le musée m'intéresse parce que c'est un lieu où se cristallise ce goût des Autres, un lieu où on peut l'étudier<sup>5</sup>. »
- 5 En quelque 450 pages, c'est donc non seulement à une histoire des musées consacrés à l'Autre que nous invite Benoît de L'Etoile (ces Autres conçus et interprétés comme s'opposant à un Nous, à ce que l'auteur appelle des musées de Soi), mais aussi, par la nature de ces musées, à la lecture des débuts de l'ethnologie. Cependant, au-delà de l'aspect historique et descriptif, c'est également à une crise de sens à laquelle l'auteur se confronte, où la notion de musée des Autres conçu dans un contexte postcolonial implique de reconsidérer l'ensemble de la muséologie ainsi que le regard porté par l'Occident.
- 6 L'ouvrage s'ouvre sur une étude détaillée de l'Exposition coloniale organisée à Paris en 1931, analysée « en tant que rituel colonial<sup>6</sup> » et perçue sous trois aspects inspirés de la tradition d'analyse développée par l'anthropologie britannique à la suite d'Edmund Leach : perspectives cognitive, scénographique et esthétique. Cette grille de lecture s'avère ici fort utile et éclaire les mécanismes politiques, sociaux et artistiques à l'œuvre dans la réalisation de ce projet. De même, c'est en utilisant les notions d'évolutionnisme, de *différentialisme* et de primitivisme qu'il distingue « trois types de mise en récit de la présence indigène à l'Exposition coloniale<sup>7</sup> ». Évoquant l'art africain, il relève également que dès 1931 se manifeste, en germe, une réflexion dans le choix des objets exposés qui n'est pas sans rappeler certaines tendances contemporaines : « On peut ainsi voir dans le pavillon de l'AEF (Afrique équatoriale française) la matrice d'une modalité de consommation d'art africain qui s'est imposée jusqu'à aujourd'hui, fondée sur la complémentarité entre des pièces de collection et d'exposition, des souvenirs d'artisanat produits pour un public d'amateurs occidentaux, et enfin un artisanat quotidien à l'usage des indigènes eux-mêmes<sup>8</sup>. »
- 7 Il faut attendre la page 61 pour lire l'une des premières critiques formulées par Benoît de L'Etoile à l'égard d'un concept forgé récemment. Ainsi réfute-t-il la notion de « zoo humain » appliqué à certaines manifestations de l'Exposition coloniale, lui préférant le registre du festival de musique ou de folklore : « Ainsi l'Exposition coloniale de 1931 témoigne d'une transformation dans la mise en scène des colonisés. À l'exhibition statique des indigènes exposés aux regards des visiteurs tels des poissons dans un aquarium a succédé une mise en scène qui les présente en action et met en valeur leurs capacités artistiques, sous les deux formes de l'art appliqué et de la danse<sup>9</sup>. » Si nous évoquons cette critique, et plus précisément son caractère de rareté, c'est pour souligner que Benoît de L'Etoile n'a pas choisi au fil de son discours une veine pamphlétaire ou contestatrice, lui préférant la rigueur de l'analyse et parfois une certaine sécheresse de ton. À quelques exceptions près, sur lesquelles nous reviendrons plus loin...
- 8 Tandis que s'achève l'Exposition coloniale<sup>10</sup> et que s'ouvre le musée de l'Homme, une nouvelle discipline scientifique prend son envol : l'ethnologie. L'occasion pour l'auteur de revenir sur l'histoire de la discipline, ainsi que d'analyser quelques missions de terrain qui furent à l'origine de la constitution des fonds du musée du Trocadéro. Évoquant le

musée de l'Homme, L'Estoile insiste sur le fait que ses créateurs étaient non seulement loin d'être hermétiques à la beauté des arts non européens mais envisageaient leur « rôle central dans la reconnaissance de la pluralité des cultures<sup>11</sup> ».

- 9 Un extrait d'un article de Jacques Soustelle datant de 1938, que l'on nous excusera de reproduire *in extenso*, est révélateur de la modification du regard qui s'opère également dans le public : « Le premier choc provoqué en Europe par la connaissance, par la révélation de l'art précolombien et des arts dits "primitifs" appartient déjà au passé. On peut peut-être maintenant oublier les excès peut-être nécessaires des uns et les ricanements des autres pour envisager sérieusement les problèmes de styles et d'époques, ou simplement pour admirer les œuvres belles, d'où qu'elles viennent. L'élargissement du goût est un fait acquis. Déjà les milieux plus ou moins fermés d'amateurs d'art exotique ne sont plus les seuls à apprécier la sculpture nègre ou les bas-reliefs mayas. Les réflexions que l'on entend devant les vitrines du musée de l'Homme prouvent que la sensibilité du public s'est assouplie, qu'elle est prête à accueillir ce que naguère elle eût repoussé d'emblée<sup>12</sup>. » Laboratoire et lieu d'un humanisme colonial, « le musée de l'Homme a incarné une nouvelle Science de l'Homme, au double sens où il se voulait à la fois la vitrine publique et le principal outil de celle-ci, du point de vue tant de la production que de la transmission du savoir<sup>13</sup> ».
- 10 Le passé évoqué avec force détails, il convient de se tourner vers le présent, ce à quoi s'emploie l'auteur en relevant l'opposition entre Britanniques et Français, entre la gestion d'une modernité postcoloniale qui passe par la création du musée de l'Empire et du Commonwealth et l'ouverture du musée du quai Branly où « l'exotisme [...] prend la forme d'une consommation esthétique de l'altérité et d'une valorisation nostalgique des peuples premiers, présentés comme en harmonie avec la nature ». Où il appert que c'est probablement entre ces deux modèles qu'il faudrait chercher afin d'envisager de nouveaux types d'expositions : « Une des transformations possibles est que les musées des Autres deviennent des musées du Nous [...]. D'objets du discours muséal, ceux-ci deviendraient les sujets. Une autre possibilité [...] est qu'ils deviennent des musées centrés sur les relations entre nous et les autres<sup>14</sup>. »
- 11 On ne peut mettre en doute qu'il faille effectivement considérer le musée comme un lieu d'interaction entre l'Autre et Soi afin de tendre vers un hypothétique Nous. L'idée n'est pas nouvelle, il n'est pour s'en convaincre qu'à se remémorer l'exposition baptisée *Encounters* (23 septembre-5 décembre 2004) au Victoria and Albert Museum, à Londres, qui, en privilégiant certes une méthodologie typiquement occidentale, n'en offrait pas moins un regard croisé entre Europe et Asie (du <sup>xv</sup><sup>e</sup> au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>). Refus de l'ethnocentrisme et regards croisés déjà abordés en 1937 par l'anthropologue américain d'origine allemande Julius Lips avec *The Savage hits back*<sup>16</sup>, ouvrage aujourd'hui totalement oublié et que ne mentionne pas Benoît de L'Estoile.
- 12 En fin de volume, l'auteur, jusque-là assez peu critique à l'égard du musée du quai Branly, développe plusieurs arguments exposés sur un mode comparatiste, qui tendent à montrer les limites du nouveau musée parisien : « Alors que le musée de l'Homme présentait une fiction réaliste qui prétendait rendre compte du monde tel qu'il était, le musée du quai Branly propose une expérience initiatique donnant accès à un univers atemporel et onirique. Renouant avec la tradition du cabinet des merveilles, il veut susciter l'émerveillement du visiteur [...]. Il est paradoxal que dans un musée qui entend redonner une juste place "aux trois quarts de l'humanité", les autres ne parlent pas. Ils ont bien une voix, mais elle est incompréhensible : on entend sur le plateau des galeries permanentes

leur musique et leurs chants ; mais aucune traduction n'est offerte de leur parole. Le dialogue des cultures que le musée a pour vocation de favoriser se révèle un soliloque<sup>17</sup>. » L'auteur n'évoque ici, semble-t-il, que l'espace d'exposition permanente, faisant fi des nombreuses salles d'expositions temporaires dont la programmation amène à atténuer considérablement ses propos. Et que dire du fait qu'à aucun moment dans cette critique ne soient mentionnés ni l'auditorium, ni la médiathèque, ni la salle de cinéma, quand on sait que le musée du quai Branly a toujours souhaité se présenter comme une cité culturelle, un lieu où les espaces et les programmations participent conjointement d'une même démarche de découvertes et d'enrichissement.

- 13 Si l'auteur se garde bien de développer une pensée critique forte et originale, *Le Goût des Autres* n'en demeure pas moins une étude de fond essentielle sur l'histoire de la perception de l'Autre et de sa muséification, un ouvrage qui, en rendant définitivement accessible le sujet au grand public, pose également les jalons d'une réflexion à venir sur la manière de concevoir de nouvelles politiques d'exposition. Mais il est toujours bon de se rappeler que les grandes expositions ne s'écrivent pas, mais se montent. Et c'est alors une tout autre histoire...

---

## NOTES

1. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les articles qui lui ont été consacrés dans la presse quotidienne et hebdomadaire.
2. On se gardera ici de fournir une bibliographie exhaustive, mais on ne saurait faire l'impasse sur les écrits de Nélia Dias, Sally Price et Jean Jamin...
3. *D'un regard l'autre*.
4. L'Estoile : 19-20.
5. *Libération*, 21 juin 2007.
6. L'Estoile : 37.
7. *Ibid.* : 41.
8. *Ibid.* : 55.
9. *Ibid.* : 65.
10. « L'Exposition coloniale, à la fois exposition ethnographique et "exposition d'art indigène", permet de saisir à quel point les perceptions des "objets des autres" et les discours à leur propos sont enracinés dans le terreau colonial. Elle est aussi un des moments où prend forme une alliance entre les réformateurs coloniaux qui prônent une "politique indigène" fondée sur la "reconnaissance des différences" et les promoteurs de la nouvelle science de l'Homme, l'ethnologie. » (*Ibid.* : 72)
11. *Ibid.* : 100.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.* : 135-136.
14. *Ibid.* : 367.
15. Pour plus d'informations, voir le catalogue d'exposition : *Encounters. The Meeting of Asia and Europe, 1500-1800*. Londres, Victoria and Albert Museum, 2004, 408 p.

16. New Haven, Yale University Press, 1937. L'ouvrage est précédé d'une préface de Bronislaw Malinowski dont la première phrase est en soi tout un programme : *Anthropology is the science of the sense of humour*.

17. L'Estoile : 272.

---

## AUTEURS

NICOLAS MENUT

nme@quaibranly.fr